



N°1 Mai 2021

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

NUMÉRO SPÉCIAL TÉMOIGNAGES

Lettre du Père Dujardin, page 2 : Lettre adressée aux élèves participant au voyage organisé par le *Train de la Mémoire* en novembre 2014

Témoignages, page 3 : Ginette Kolinka, rescapée d'Auschwitz, et Bernard Nusbaum, survivant de la rafle du vel d'hiv

Nouveau bureau Train de la Mémoire, page 7 : Election des membres de l'association

Conseil littéraire, page 8 : *J'ai pas pleuré*, Ida Grinspan, 2002

Le Train de la Mémoire

Edito écrit par Marie-Catherine Cristofoli, vice-présidente de l'association Train de la Mémoire, 2021

« Car il n'est pas simple de trouver les mots pour en rendre compte. »

C'est ainsi que s'achève, ou presque, la lettre du Père Dujardin pour le lancement du Train de la Mémoire 2014.

Dans notre monde où l'hyper-communication règne « trouver les mots » nous place dans une position inconfortable que nous avons du mal à accepter.

A Auschwitz, c'est de cette difficulté que naît la prise de conscience de ce que le Train de la Mémoire nous permet de vivre : il n'y a pas de mots pour décrire cette entreprise d'extermination systématique. Et pourtant, en même temps que nous sommes face à cette impasse, nous ne cessons de « chercher les mots » pour dire malgré tout.

Puisse ce journal participer à cette quête, à cette posture de l'être qui s'interroge plus qu'il ne trouve, comme l'illustre Elie Wiesel : « Ma relation avec Dieu est une interrogation. Je l'interroge. Parfois, il ne répond pas, et c'est son silence que j'interroge ».

Lettre du Père Dujardin pour la préparation de son dernier voyage à Auschwitz en novembre 2014

Pour la neuvième fois nous proposons aux élèves de Première et de Terminale de participer au train de la Mémoire. Pourquoi ce train et pourquoi aller à Auschwitz ? Il nous faut essayer de montrer en quoi cette proposition est d'une importance extrême. Nous sommes convaincus que le drame de la Shoah qui s'y est déroulé ne doit pas cesser de nous interpeller. Car c'est l'homme dans sa condition d'homme qui est concerné par la volonté nazie d'exterminer le peuple juif et les tziganes.



L'horreur de la Shoah n'est hélas pas unique dans l'histoire des horreurs du 20ème siècle, mais elle a atteint un degré d'horreur inouï. Les nazis voulaient en effet « éradiquer » selon leur langage codé le peuple juif, et pas seulement la race juive, dans son histoire, ses symboles, à travers le message dont il était porteur pour l'humanité toute entière. Ce qui veut dire aussi qu'en détruisant la racine c'est la foi chrétienne qui aurait été atteinte dans son propre message sur l'homme. La Shoah dont Auschwitz est devenu le lieu symbolique nous met donc en présence d'une volonté de négation de l'humanité de l'homme telle que la révélation biblique nous la dévoile. Cet évènement peut être regardé comme un « paradigme » de toutes les formes de génocide car quels qu'en soient les mobiles elles supposent toujours la négation de l'humanité de l'homme. Et hélas notre vingt et unième siècle n'est pas à l'abri d'entreprises génocidaires. Il y a encore des camps de concentration dans le monde. Nous allons à Auschwitz parce qu'Auschwitz fut le plus grand camp de concentration et d'extermination de l'histoire du Vingtième siècle. Il nous faut pour cela en connaître rigoureusement l'histoire mais nous devons y aller parce que c'est aussi un acte de mémoire. Cela ne veut pas dire que la connaissance historique ne s'appuie pas sur la mémoire mais la finalité de la recherche historique c'est de décrire le plus objectivement l'évènement. Faire mémoire c'est poser un acte de fidélité. La mémoire est constitutive de notre identité. Un être qui a perdu sa mémoire ne sait plus qui il est. Elle est donc à la racine de notre conscience, de notre capacité à distinguer le bien du mal, à la racine de l'usage de notre liberté et donc de notre responsabilité. Dans cette perspective aller à Auschwitz c'est donc aussi accepter de nous laisser interpeller par cette négation de l'humanité de l'homme et donc contribuer à la formation de notre conscience. En effet on ne peut pas découvrir ce lieu sans se poser la question. Et moi, si j'avais été là à cette époque, de quel côté me serais-je situé ? Nous avons choisi de vivre cette expérience par le train, non par imitation de ce qu'ont vécu les déportés qui ont été exterminés, mais parce qu'au-delà de toute préparation historique, ce long voyage nous permet de passer progressivement de la vie quotidienne à la découverte de ce lieu. De même au retour parler entre nous de ce que nous avons vécu est nécessaire. Car il n'est pas simple de trouver les mots pour en rendre compte. Pour donner plus de force à cette invitation, je vous transmets la réflexion d'une jeune fille venue il y a quelques années : « Personne n'a besoin de partir mais tout le monde revient avec la certitude qu'il fallait y aller... il paraît invraisemblable que quatre jours aient eu autant d'impact sur une vie... Et pourtant quelque chose a changé. Cette expérience n'est pas terminée... Encore maintenant je ne comprends pas... A moi de ne pas oublier ». Réflexion qu'un autre jeune de vingt ans nous transmet avec toute sa fougue : « Souviens-toi n'est pas fait pour enrichir notre culture mais pour changer les dispositions de notre cœur ».

Père Jean Dujardin, mai 2014.

La parole d'une rescapée : Ginette Kolinka

Pour participer au Train de la Mémoire, il est obligatoire d'assister à la préparation du voyage. Celle-ci s'effectue par des cours d'histoire, des présentations d'œuvres littéraires, cinématographiques et artistiques, des sorties pédagogiques, et des conférences. Lors de la préparation du voyage de novembre 2018, le lycée Massillon a eu la chance d'accueillir la rescapée d'Auschwitz Birkenau, Ginette Kolinka. Cette rencontre était ouverte à tous les jeunes qui le souhaitaient. Dans la chapelle de l'établissement, tous les bancs étaient remplis. Des professeurs et des élèves attendaient respectueusement l'arrivée de madame Kolinka. Dès son arrivée elle se présenta par son nom et son âge de 93 ans. Ginette Kolinka mit presque quarante ans à parler de cette période. Son mari et sa mère ont toujours ignoré ce qu'elle a subi lorsqu'elle était prisonnière des nazis. Ce silence était pour elle une manière de les protéger des souffrances endurées. Mais au début des années 2000 elle brisa son silence lorsque le président de l'association *L'union des déportés d'Auschwitz* (dont elle fait partie aujourd'hui) insista pour qu'elle accompagne des jeunes pour la visite des camps. Elle n'a jamais regretté cette décision. Depuis ce jour, la nécessité de se souvenir



et le devoir de transmission aux jeunes générations, a été une évidence pour madame Kolinka. Ceci est obligatoire pour que jamais la mémoire des horreurs ne s'éteigne, pour que l'expression "plus jamais ça", ait un sens.

D'une voix assurée et courageuse, madame Kolinka nous expliqua qu'elle faisait partie du convoi soixante et onze, celui où étaient également retenues Simone Veil et Marceline Loridan Ivens. Ces trois femmes font partie des cent cinq survivants sur mille cinq cent trente-trois de ce convoi. Son récit ne continua pas directement sur son arrivée au camp, mais sur l'explication de sa montée dans ce train.

Le 22 juin 1940, le général Pétain pris la décision de coopérer avec les Allemands. Les juifs doivent aller se faire recenser et porter l'étoile jaune à partir de l'âge de six ans. Lorsque les lois anti-juives sont mises en place, la famille Kolinka réside à Paris. Ginette Kolinka insiste sur le fait que toute sa famille se sent Française, et accepte les nouvelles lois pour ne pas quitter le pays. Etant très sportive, c'est à partir de l'interdiction aux juifs d'entrer dans les gymnases et autres lieux sportifs que Ginette Kolinka se sentit en colère. Elle emploie les mots "*l'injustice de ne pouvoir faire du sport*".

En 1942, la préfecture prévient sa famille qu'une personne les a dénoncés comme communistes. Suite à cela, les Kolinka se fournissent de faux-papiers pour fuir en zone libre et y restera jusqu'en 1944. Afin de cacher leur identité juive, chaque membre de cette famille se présente comme orthodoxe tout en ignorant ce que cela signifie. Ils travaillent sur les marchés pour essayer de survivre à la guerre. Le 13 mars 1944, Ginette, âgée de 17 ans, rentre pour déjeuner avec son père et son frère. Sur leur chemin, des hommes de la Gestapo les arrêtent. Du 15 au 30 mars ils sont incarcérés dans la prison des Baumettes à Marseille, puis sont transférés au camp de Drancy. Dans ce camp d'internement ils embarquent dans des wagons à Bobigny. Cette jeune fille est marquée par la violence des nazis, mais pour autant elle est persuadée qu'ils sont envoyés dans une autre ville pour travailler. Ce qui la rassure et la "soulage" est de ne pas être séparée de sa famille.

Le voyage est affreux. Il n'y a pas de place, pas d'intimité. Les besoins se font honteusement sur soi. Arrivée au camp d'Auschwitz, Ginette n'a aucune conscience du danger de la situation. En racontant cette partie de l'histoire elle exprime "*il fait froid mais c'est agréable*". Ils sont éjectés du train sans pouvoir prendre leurs affaires avec eux. Les enfants restent avec les personnes âgées pour monter dans des camions. Les nazis présentent les véhicules comme des aides "*parce que la route va être dure*". Madame Kolinka confie à son auditoire qu'elle a encouragé son père et son frère à emprunter les camions. "*J'ignorais que c'était la dernière fois que je les voyais*" précise la rescapée. Elle s'en voudra très longtemps de les avoir incités à accepter cette soi-disant aide de déplacement. Elle comprit quelque temps plus tard que ces camions avaient pour destination les chambres à gaz. La plupart des prisonniers préfèrent marcher pour se "*dégourdir les jambes*" après avoir été entassés dans les wagons.

Deux rangées se forment : d'un côté les hommes, de l'autre les femmes et les enfants. *“Les nazis disent sans arrêt : ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas vous vous retrouverez dans les camps. Alors on ne s'inquiétait pas.”*. Sous l'amadouement des autorités, Ginette pense qu'il ne faut donc pas avoir peur, et trouve même gentil de leur part de proposer des camions pour les personnes fatiguées ... A proximité du camp, les juifs perçoivent la fumée et sentent une odeur horrible qu'ils ne savent définir. *“Je ne pensais pas qu'un camp de travail était comme ça. Ce qui m'étonne ce sont les barbelés qui entourent le camp et les soldats. Ce qui m'étonne aussi c'est cette quantité de baraques, c'est énorme”*. Une fois arrivés, les juifs passent cinq à cinq devant les officiers. Les médecins les examinent rapidement, en décidant de leur sort. *“Toi, tu vas à gauche. Toi, tu vas à droite.”*. Les personnes âgées, handicapés physiques et les enfants de moins de quinze ans sont mis à l'écart. Ginette est dirigée avec d'autres femmes vers une baraque presque vide. *“On nous met deux par deux et on est obligé de nous mettre nues. Pour moi ça a été quelque chose de très très très dur. J'avais été élevée d'une façon très pudique avec mes sœurs. Pour moi ça a été ça le plus dur, la nudité. Ce n'était pas suffisant pour les nazis, il fallait nous humilier.”*. Une femme leur grave un numéro sur le bras, une autre leur coupe les cheveux ... Ginette reste focalisée sur la nudité. Des femmes nazies, parlant français, expliquent d'une façon très sèche et dure que tous ceux qui sont montés dans les camions ont été emmenés dans les chambres à gaz. Elles pointent la fumée du doigt en la présentant comme le résultat des corps brûlés. *“Elles ont dit : vous ne les reverrez plus. Mais personnes ne les a crues. On pensait qu'elles étaient méchantes. Ce n'est que le soir que l'on s'est dit que peut-être elles avaient raison.”*. C'est à ce moment que la jeune adolescente de dix-sept ans comprend qu'elle se trouve dans un camp d'extermination. *“Les nazis avaient l'intention d'exterminer tous les juifs d'Europe mais comme ils avaient besoin de personnes qui puissent améliorer l'état du camp, ils gardent ceux qui peuvent travailler.”*. Madame Kolinka confie à son auditoire qu'elle craignait constamment la sélection, et exprime *“tout le temps on a eu la mort au-dessus de la tête”*. Lors d'un matin pluvieux, Ginette Kolinka se retrouva avec Simone Jacob (aujourd'hui connue sous le nom de Simone Veil), détenue dans la baraque face à la sienne. Simone et son groupe partaient pour le travail forcé lorsqu'une cheffe de camp observa la jeune femme. Selon madame Kolinka cette cheffe a tenu les propos suivants à Simone *“Tu es trop jolie pour être habillée comme ça”* et lui donna des robes. A sa grande surprise, Ginette reçut une de ces robes de la part de Simone. *“Moi qui étais en vrac, je me sentais sale et épuisée, j'ai pu enfiler une vraie robe. Je me suis sentie à nouveau belle. J'avais l'impression d'avoir une robe du soir. Je l'ai gardée un long moment. Et puis nous dormions avec nos vêtements. Dans mon souvenir, c'était une robe à carreaux. Ça m'a redonné de la force. Vous avez la mort au-dessus de la tête. Vous ne savez pas si demain vous allez être bonne pour le travail ou la mort. La force mentale vous sauve. Simone ce jour-là, je crois qu'elle m'a sauvé la vie.”*

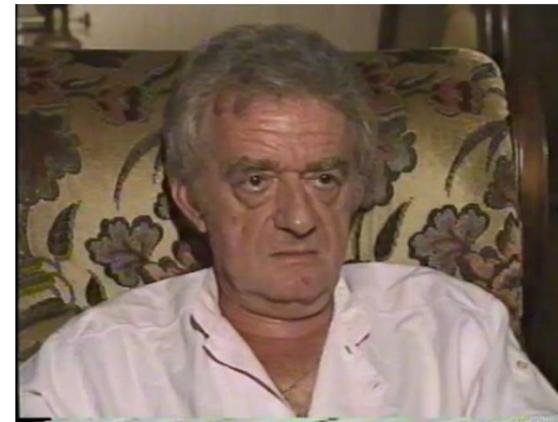
Ginette Kolinka quitta Birkenau en novembre 1944, sans savoir pourquoi. Les nazis relèvent les numéros des juifs montant dans un train desservant le camp d'internement Bergen Belsen. Fin février 1944, Ginette est de nouveau déplacée dans un troisième camp, celui de Raghun où elle restera jusqu'en avril 1945. Elle interprète ces changements comme une *“grande chance”*. Les souvenirs de cette période restent vagues dans son esprit. Elle précise qu'elle était malade, atteinte du typhus. Afin d'être soignée, Ginette est envoyée dans un centre d'accueil à Lyon, mais ses souvenirs restent flous. Un seul détail lui revient, celui d'une femme lui montrant une photographie. Elle lui dit *“t'es pas une fille Cherkaski toi ! Ta mère et tes sœurs sont dans l'appartement que vous aviez laissé à Paris.”* ce qui laisse Ginette sans voix. L'espoir que sa mère et ses sœurs étaient en vie avait disparu depuis longtemps. Lorsque les nazis l'avaient arrêtée, sa mère paraissait mourante. Arrivée à Paris, madame Kolinka se rend dans son ancien immeuble. En ouvrant la porte elle croise la gardienne qui ne la reconnut pas. Ginette était squelettique et pesait entre vingt-cinq et trente kilos. Avec la force qui lui restait elle monte dans l'appartement où se trouve le reste de sa famille. Sa mère lui tombe dans les bras. *“Je ne pense pas avoir pleuré. Je ne savais plus pleurer.”*. Dans la précipitation et la joie des retrouvailles, sa mère pleine d'espoir lui expliqua qu'elle allait bientôt recevoir des nouvelles de son père et son frère. *“Je lui ai répondu en étant énervé : mais non, on ne peut pas te donner des nouvelles de papa et Gilbert parce qu'ils ont été gazés et brûlés tout de suite en arrivant. Je ne suis pas très fière de moi mais je n'avais plus de sentiments. Je ne voulais pas lui faire de mal. J'ai eu une très grande chance quand je suis rentrée ; celle d'avoir retrouvé ma famille”*. La plupart des rescapés n'ont jamais retrouvé leur famille et n'avaient plus personne, plus rien.

Madame Kolinka conclut son récit en indiquant *“Maintenant, c'est à vous de transmettre ; vous êtes les passeurs de demain.”*. La nouvelle génération représente les passeurs de cette mémoire, elle doit rendre hommage aux personnes assassinées. Elle doit tenir son devoir de mémoire. Nous sommes tous les témoins oraux, ceux pour tous les peuples exterminés par l'horreur humaine. Nous devons nous exprimer haut et fort pour que les crimes perpétrés, même loin de chez nous, nous dérangent et nous révoltent. Il faut se souvenir pour que cela ne se reproduise plus jamais.

E.Belhassen et Raphaëlle Zelkowicz, 2021

L'enfance de Bernard Nusbaum

Bernard Nusbaum est l'un d'entre eux. Les lycéens de l'institut Saint-Pierre de Brunoy ont eu la chance de le rencontrer durant leur formation au Train de la Mémoire de 2020. Voici leurs témoignages à ce sujet.



« *Les victimes de la Seconde Guerre mondiale sont nombreuses et, encore aujourd'hui, les horreurs commises pendant la guerre restent dures à imaginer et impossibles à comprendre. Heureusement, certains ont survécu et sont encore là pour raconter leur vécu, afin de transmettre aux générations futures les mémoires de la guerre* Le Vendredi 09 Octobre dernier, mes camarades du Train de la Mémoire et moi-même avons eu le privilège de rencontrer Bernard Nusbaum, élu de la ville de Yerres, qui est un des rares survivants de la rafle du Vel d'Hiv. Pendant deux heures, B. Nusbaum nous a fait part de son expérience, qui pourrait facilement se comparer à un miracle.

Dans la nuit du 16 Juillet 1942, Bernard Nusbaum et sa mère ont été raflés aux alentours de 4 heures du matin et emmenés au Vélodrome d'Hiver. Bernard avait alors 4 ans. Dans son témoignage, ce dernier nous a parlé des horreurs qu'il a pu voir, des gens qui se sont urinés dessus à ceux qui désespérés, se sont suicidés. Sa mère, au caractère fort, a essayé une première fois de s'échapper avec lui, mais la tentative fut infructueuse. Une deuxième fois, ils ont profité d'un mouvement de foule et ont miraculeusement réussi leur tentative, ils sont alors devenus deux des six personnes ayant réussi à s'enfuir.

Mais l'évasion n'était pas terminée. Être sorti était une chose, cependant, il fallait fuir le périmètre grouillant de gendarmes. Bernard et sa mère se sont alors réfugiés au café des sports et la gérante les a conduits dans l'arrière-salle. Quelques temps plus tard, un policier est entré. Bernard nous a parlé de sa peur à ce moment-là, du sentiment d'avoir échoué. Or, le policier, membre d'un réseau de Résistance, a retiré l'étoile jaune du manteau de sa mère, leur a ordonné d'attendre la fin de la rafle à 16h et leur a donné des billets de train pour quitter Paris.

A la suite de leur évasion, Bernard Nusbaum et sa mère ont été séparés. Lui se trouvait dans une maison avec d'autres enfants juifs, gardés par une femme qui ne les nourrissait pas correctement ; elle s'est engagée dans la Résistance. Ayant été arrêtée plusieurs fois, elle a toujours réussi à s'en sortir.

A la fin de la guerre, Bernard et sa mère se sont retrouvés et ont pu, à nouveau, vivre sans crainte d'être arrêté ou déporté de nouveau. Cela dit, une telle expérience laisse des marques indélébiles et Bernard a évoqué avec nous l'époque où il était soldat lors de la guerre d'Algérie. Refusant de garder des Algériens au Vel d'Hiv, il a dû faire face à son supérieur et risquait le tribunal militaire. Or, son lieutenant-colonel, ancien déporté, a accepté sa requête de ne pas se rendre au Vélodrome d'Hiver. Plus tard, en 2006, le destin a voulu que Bernard Nusbaum rencontre Jean Sureau, le policier lui ayant sauvé la vie 64 ans auparavant. Bernard et Jean sont restés très proches jusqu'à la mort de ce dernier, unis par un lien unique et miraculeux.

Le témoignage de Bernard Nusbaum fut beau, touchant et incroyablement émouvant. De telles histoires et témoignages sont chacun porteur d'espoir et celui de Bernard nous a permis d'entre-apercevoir quelque chose de beau au milieu d'une chose chaotique comme la guerre. C'est pourquoi il est si important de se plier à un devoir de mémoire, afin de ne pas oublier et de se rappeler de ce genre de miracles. »

Charlotte.D, élève du lycée Saint Pierre Brunoy, 2021

« Un témoignage est un événement intense, par les émotions et sentiments sans fastes et sans hyperboles qu'il transmet à celui qui l'écoute.

Notre rencontre avec monsieur Nusbaum pourrait, selon mon ressenti, se résumer à ces mots : *souffrance, courage et partage*.

La souffrance d'abord, celle de l'horreur du Vel d'hiv, celle de la séparation avec ses proches, celle des restrictions et des interdits. Des douleurs que seuls les mots d'un témoin arrivent à nous faire parvenir presque intactes.

Du courage, parce qu'il en a fallu cet été 1942, c'est une valeur forte, qui par ses mots caractérise l'attitude de ses parents et de tous les héros qui lui ont permis d'être devant nous aujourd'hui. Du courage il lui en faut encore aujourd'hui pour venir témoigner, même dans cette période troublée.

Aussi le partage, de son histoire et de celles de ses sauveurs, de ces héros discrets.

Le partage enfin, parce que plus qu'un simple témoignage, le partage est encore plus symbolique. Bernard Nusbaum a voulu nous raconter pour que l'on n'oublie jamais, les victimes, leurs souffrances et leur courage.

Monsieur Nusbaum a partagé sans rien demander en retour, pas même un merci ».

Mehdi.A.N, élève du lycée Saint Pierre Brunoy, 2021

« 16 juillet 1942, 4 heures du matin, Bernard Nusbaum est arraché de sa maison, de son enfance. Âgé de 4 ans, il est embarqué avec sa mère au Vel d'Hiv. A l'arrivée, ils sont entassés et se piétinent les uns sur les autres, au milieu de 13 152 Juifs. C'est par ces mots que commence son récit.

Les anecdotes personnelles qu'il nous transmettait, singularisaient les mots d'une histoire commune à des milliers de personnes. Bernard nous raconte avec une précision sans faille cette journée passée au Vel d'hiv. « Ma mère me portait en hauteur pour que je puisse respirer » nous disait-il afin de rendre compte des conditions dans lesquelles se déroulait la rafle. Il vit une femme se suicider en se jetant du deuxième étage, une image qu'il n'arrive pas à oublier.

D'un courage absolu, ou d'une inconscience surdimensionnée nécessaire à leur survie, sa mère profite d'un changement de garde pour se faufiler et fuir. Elle pressait Bernard contre sa poitrine gauche pour cacher l'étoile jaune qui les avait amenés ici. Ils se réfugient dans le café d'en face. Un policier, en apparence contre eux et suscitant la peur par son uniforme, les a escortés jusqu'au métro Grenelle pour qu'ils prennent la fuite. Il les a sauvés.

Dès lors, sa mère le confie à une dame qui hébergeait plusieurs enfants juifs. Régulièrement, la mère de Bernard lui envoyait de quoi se nourrir. Il n'en vit jamais la couleur. La femme le lui volait. La guerre était dure pour tout le monde. En écoutant ses paroles, nous ne sentions aucune rancœur dans la voix de Bernard. Il la comprenait. Il comprenait déjà les risques qu'elle prenait.

Le soir d'un jour de témoignage, il ne dort jamais. Ses souvenirs le hantent. Il est libéré du Vel d'Hiv mais pas de son traumatisme. Il se souvient de chaque détail, de chacun des visages croisés. Son passé restait présent en lui. La présence de géantes mains des officiers de la Gestapo qui par le passé, avaient pressé le matelas sous lequel il se cachait, l'oppressait la nuit. Le passé restait présent à l'exception qu'aujourd'hui, il était d'un optimisme admirable. Il a compris que le monde ne pourra jamais se réconcilier avec ses maux. Il fallait désormais se tourner vers le futur qui ne pouvait qu'être meilleur. Bernard ponctuait son récit par de nombreux silences, dus à l'émotion qui semblait l'envahir laissant les élèves sans mots à leur tour. Son épouse l'épaulait avec ses interventions et quelques touches d'humour soulevant le poids qui planait sur la salle. Les frissons que nous communiquait une telle histoire étaient inévitables face au privilège de l'écoute.

Par la suite, il nous parlait de l'après-guerre et de sa vie qui se poursuivait. Il nous conta alors, un événement qui nous a tous laissés sans voix. Une quinzaine d'années après avoir été emmené au Vel d'Hiv, l'Etat lui demande d'y enfermer des algériens. Il s'y refusa fermement. « Le culot ! ». Près de 50 ans après, Bernard n'en revenait toujours pas. Et nous, enfants n'ayant jamais connu la guerre, restions là, à tenter de comprendre. Il n'y avait rien à comprendre. L'Homme ne ressort pas toujours grandi de ses erreurs.

Bernard éprouvait une reconnaissance envers les élèves impliqués dans la transmission d'une mémoire collective. Il n'en parlait pas avec son fils. Après de longues années sans pouvoir dire un mot de ce qui lui était arrivé, il avait décidé de témoigner auprès des futurs acteurs de la nation. Il savait en revanche que son petit-fils transmettrait son histoire minutieusement au même titre que nous tous, pour que jamais elle ne se noie dans l'océan de l'Histoire. »

Madeline.C et Tiphaine.B, élèves du lycée Saint Pierre Brunoy, 2021

Ecrire pour perdurer

Survivante de la Shoah, Ida Grinspan nous livre son passé à travers un récit très émouvant. Son ouvrage, *J'ai pas pleuré*, publié en 2002, retrace son adolescence vécue à Auschwitz Birkenau. De par son écriture et son témoignage, tout lecteur s'attache à cet enfant. Nous l'accompagnons dans les camps jusqu'à son retour chez elle, à Paris. Nous marchons avec cette adolescente, nous nous battons auprès de cette jeune fille. Dès que nous tournons une page, la peur qui la traversait vient à nous. Le but de cet ouvrage n'est pas d'essayer de comprendre ou de se mettre à la place des déportés, mais d'imprégner ce témoignage afin de le transmettre à notre entourage. Il ne faut pas oublier les coups, les souffrances, les angoisses, les peurs, toutes les conséquences du nazisme qu'ont subi les victimes de la Shoah.

A travers deux chapitres, Ida Grinspan nous raconte la partie de son enfance où ses parents l'ont caché dans le Poitou, la séparation avec sa famille, son arrivée à Auschwitz, sa survie dans la marche de la mort, son combat contre le typhus, son retour à Paris. Dans une troisième partie elle nous livre sa reconstruction, comment elle a vécu avec ses nombreuses blessures qui ne s'effaceront jamais, et nous explique pourquoi elle prit la décision d'écrire ce livre. Dans ce dernier chapitre, la narratrice nous confie les sentiments qu'elle éprouva lorsqu'elle retourna en Pologne, sur les terres qui l'ont brisée.

Ce roman n'est pas un simple récit historique. C'est un trésor de mémoire, un témoignage de réflexions d'enfant face à l'omniprésence de la souffrance et de la mort. Grâce à cette œuvre nous découvrons la force d'une jeune fille à se battre physiquement et psychologiquement contre le nazisme. Seule et apeurée, Ida laissa une partie d'elle-même dans ce camp. Son retour à Auschwitz lui fit comprendre qu'il faut laisser l'adolescente traumatisée par la Shoah à l'intérieur des barbelés de la mort afin d'honorer les âmes de ses parents déportés et de tous les autres juifs tués sans raison. Elle entretient la transmission de mémoire si importante à générer dans la nouvelle génération.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021